

encore, les tendances diverses qu'elles affirment montrent que le même idéal peut inspirer les conceptions les plus dissemblables; et si les noms de Constantin Meunier, de Van der Stappen, de Vincotte, de Villens, de Lambeaux évoquent le souvenir des premières victoires, ceux de Charlier, de Devreese, de Rombaux, de Lagae, de Rousseau, de Minne, de Nocquet, de Matton, etc., attestent que les disciples ont saisi d'une main ferme et vaillante la torche que leur ont passée les maîtres. . . . »

(10 février). — M. H. Fiérens-Gevaert attaque avec une louable colère les « restaurateurs » belges de tout acabit qui sévissent sans merci contre les monuments les plus admirables d'Anvers à Gand et à Louvain.

**The Studio** (15 janvier). — M. Antonin Proust, qui fut le camarade de collège et l'ami de Manet, parle du grand artiste avec une connaissance intime de son œuvre et de son esprit. Ce sont là quelques lignes de critique claire, concise et sincère.

**The Artist** (février). — Notes accompagnées de nombreuses reproductions sur les œuvres de M. Van de Velde et de Fix-Masseau.

**Deutsche Kunst und Dekoration** (février). — Etude très fournie sur les efforts d'art appliqué de M. Max Laüger. Aujourd'hui que les revues d'art décoratif se sont multipliées dans tous les pays, tant en Angleterre, en Allemagne, en Autriche et même en Russie qu'en France, il sied de recommander parmi les publications étrangères les plus instruites des manifestations de l'art moderne, *Deutsche Kunst und Dekoration* et *Innen-Dekoration*, éditées par M. Alexandre Koch à Darmstadt.

**Mir Iskousstwa** (nos 23 et 24). — *La galerie Youssouppoff*, par Alexandre Benois (vingt-cinq reproductions du plus haut intérêt).

YVANOË RAMBOSSON.

### CHRONIQUE DE BRUXELLES

Le journal le *Peuple* a terminé l'enquête littéraire qu'il ouvrit après le procès de Bruges au sujet de mon roman *Escal-Vigor*. Les écrivains ou esthètes consultés sur la valeur de cet ouvrage, sur le droit que l'auteur avait de l'écrire, sur la probité et la conscience de cet auteur, ont été unanimes à admirer l'œuvre et à faire l'éloge de l'homme. Le livre et l'au-

teur n'ont été honnis que par un compilateur et polygraphe sans importance, fripier d'écrits que des âmes simples sont tentées de prendre pour un encyclopédiste alors que son érudition égale à peine celle du véritable Mathieu Laensberg de l'*Almanach de Liège* ; ensuite par un politicien rhéteur et retors, célèbre par ses bévues et ses sottises incartades, et enfin par un honnête instituteur primaire, journaliste estimable quoique de culture médiocre, qui doit être assez mari aujourd'hui d'avoir fait le jeu des pharisiens et des tartufes. En somme, cette enquête aura été une nouvelle victoire pour l'art et la pensée libres.

Aux interviews que je vous signalais dans ma dernière lettre, j'ajouterai celui de M. Eugène Demolder.

M. Demolder, l'auteur de la *Route d'Émeraude* et des *Patins de la Reine de Hollande*, n'a pas été moins catégorique dans ses déclarations que MM. Edmond Picard, Emile Vandervelde et Destrée, trois des chefs du parti socialiste, et que de grands artistes et poètes tels que MM. Verhaeren, Lemonnier, Maeterlinck, Giraud.

Avec ceux-ci, M. Demolder a proclamé le droit pour l'écrivain de traiter tel sujet qui lui plaît, sans se préoccuper de ces considérations politiques, religieuses ou sociales invoquées par les puritains, les cuistres et les cafards.

A propos d'*Escal-Vigor*, on a vu que de rares socialistes, appartenant à la fraction bassement envieuse et obtuse de leur parti, menaçaient de vouloir exercer un contrôle sur la pensée et l'intelligence d'autrui. Jetant l'interdit sur ce qu'ils ne comprennent pas ou sur ce qui froisse leur ignorance et leurs préjugés, ces enfants terribles prétendaient contraindre les écrivains et les artistes à « travailler » pour la foule et la masse, et à ne produire que des œuvres directement imprégnées de socialisme, voire de collectivisme.

Avec tous les artistes consultés par le reporter du *Peuple*, Demolder a protesté contre cette prétention monstrueuse. Mieux vaudrait rétablir l'inquisition catholique que de s'incliner devant la censure et l'anathème de la plèbe égalitaire, conduite par des niveleurs à peine moins abrutis qu'elle-même.

« Poursuivre un livre est toujours une chose grave, a dit Demolder. Milton lui-même, le grand poète anglais, et qui plus est un poète puritain ami de Cromwell, n'a-t-il pas déclaré dans son *Aéropagitique* qu'il valait presque autant tuer un homme qu'un bon livre ? » *Escal-Vigor* s'occupe d'un cas d'uranisme, c'est-à-dire d'amitié passionnée et presque d'amour

d'un homme pour un jeune garçon. On a dit que c'était là un phénomène dont il ne fallait point parler et qui était indigne de la littérature. Tout le monde sait pourtant qu'Horace a consacré des odes enflammées à Lyciseus et à Ligurinus et qu'il a chanté les amours pour les éphèbes. Dans sa seconde églogue, le doux Virgile célèbre son amour pour le jeune Alexandre en se mettant en scène avec son amant sous les noms de Korydon et Alexis. Lucien, dans son dialogue, s'occupe de ces amours pour les hommes et toute la littérature de l'antiquité en est pénétrée. On sait ce qu'était la légion thébaine et quelle admiration, au dire de Plutarque, les généraux professaient pour ces jeunes et héroïques combattants, unis les uns aux autres par les liens d'un amour plus que fraternel. L'uranisme a donc été une passion admise et fort pratiquée dans le monde antique. Elle existe peut-être plus intensivement encore dans le monde oriental : la littérature arabe et sémitique ne laisse aucun doute à ce sujet.

» Aujourd'hui, l'uranisme a-t-il disparu d'Europe?... Loin de là. Est-ce un reste de sang païen ou l'affection est-elle plus profonde et gît-elle dans les mystères secrets de l'amour, de l'animalité, de la vie? En tous cas elle existe et elle flambe toujours dans les moelles contemporaines. Aux temps de Phidias et de Pantarkès, de Pindare et de Théoxène, de Sophocle, d'Alcibiade, comme aux temps d'Adrien et d'Antinoüs, de Michel-Ange et de Cavalieri, de Shakespeare et de Pembroke, pareil état d'âme n'entraînait point la honte. Et encore aujourd'hui à Pékin ou à Téhéran, à Ceylan et à Mequinez ou au Caire, aucun amour n'est taxé de vice ou d'immoralité. Chez nous, ceux qui subissent l'uranisme sont traités en lépreux moraux, rejetés au chenil des parias. Pourtant, pour qui sait se pencher sur l'âme humaine et saisir ses détresses et ses fatalités, ils ne sont pas les maîtres de leurs esprits, de leur physiologie... Il est parmi eux, comme autrefois, comme de tout temps, de grands artistes, des rois, des philanthropes, des penseurs, des savants, des prêtres. Environnés d'un monde qui réprovoque la forme de leur amour, les maudits luttent avec leur nature, avec le sang étrange qui coule dans leurs veines, avec les instincts sourds et exceptionnels qui germent en eux et qui font trembler leur âme. Ils luttent, parfois ils succombent, et souvent ils expient. Et c'est de ce drame psychologique, si curieux, si intense, si terrible, qu'un écrivain ne pourrait s'occuper? N'est-ce pas là de l'humanité poignante, palpitante et hurlante d'amour et de douleur? Condam-

nez donc Racine, alors que dans Phèdre il a célébré l'inceste en des vers sublimes ! Condamnez Balzac pour sa *Fille aux yeux d'or*, où il a mis à nu le cœur des femmes qui s'aiment entre elles ! Et condamnez Balzac encore parce qu'il a expliqué l'amour de Vautrin pour Lucien de Rubempré ! Tout ce qui est humain est du domaine des lettres et nul n'a le droit de limiter leur champ. »

Et Demolder, reparlant des sentiments et des penchants uranistes, insiste encore sur d'illustres exemples souvent rappelés depuis le procès et les polémiques suscités par *Escal-Vigor*. Il aurait pu y ajouter, pour ne pas remonter à l'Antiquité dont il a d'ailleurs cité des couples légendaires, les noms du Vinci et Melzi, de l'helléniste et historien Muret, du Sodoma, de Sir Philip Sydney et Hubert Languet, d'Etienne Dolet, qui fut brûlé sous François I<sup>er</sup> ; il aurait pu nommer aussi Montaigne et La Boétie, Molière et l'acteur Baron, Lully, Frédéric le Grand, l'archéologue Winckelmann, lord Byron, l'historien allemand Johannes von Müller, le poète Platen, le dramatisse autrichien Grillparzer, l'acteur Iffland, etc., etc.

Quant aux écrivains qui ont célébré l'uranisme ou l'amour homosexuel dans leurs écrits, la liste complète en serait des plus édifiantes, et on peut dire sans exagération qu'il n'est presque pas un poète génial ou un romancier illustre qui n'ait parlé, au moins épisodiquement, dans ses écrits, d'un sentiment homogénique. Justement, je reçois d'Allemagne une curieuse anthologie, *Lieblingminne und Freundesliebe in der Welllitteratur* (1), due à M. Elisar von Kupffer, un poète lyrique et dramatique qui jouit déjà d'une grande notoriété dans son pays et dont un volume de vers paraîtra prochainement sous ce titre : *Anferstehung* (Résurrection).

M. E. von Kupffer a réuni nombre de poèmes et de proses où des écrivains éminents ou d'autres grands hommes ont exprimé des sentiments de ferveur et d'admiration pour des êtres de leur propre sexe. Le recueil s'ouvre par les extraits de la Bible (II Samuel, ch. I) traduite par Luther, où David, le saint roi David, se lamente en termes passionnés (« ton amour m'était plus précieux que celui de la femme ») sur la mort de son ami Jonathan ; viennent ensuite des vers uranistes des poètes ou philosophes grecs Archilocos, Mimmermos, Theognis, Ibycos — que la plupart ne connaissent que par l'a-

(1) Un beau volume avec introduction éthico-politique, chez S. Dyck, éditeur à Eberswalde. Berlin.

anecdote dont Schiller a tiré sa pièce célèbre *les Grues d'Ibycus* — Simonides, Anacréon (l'amant du jeune Bathylle), Pindare, le sublime lyrique, dont les plus belles odes célèbrent la beauté masculine, Bacchylides, Platon, Kallimaque, Théocrite, Méléagre.

Aux Grecs succèdent les poètes latins : Catulle, Virgile, Horace, Tibulle, Ovide, Martial ; puis ce sont des extraits de Plutarque, de Lucain, etc., etc. La littérature arabe est représentée par Ibn-at-Tubi, par Al-Motamid, dernier roi maure de Séville (1069-90), poète exquis, lequel aima d'amour le plus tendre Ibu Ammar, un autre poète, quoique celui-ci fût de basse extraction, et par Abu-Mohammed (1122) dont le poète allemand F. Ruckert imita les « Makame ». La poésie persane figure dans l'anthologie de M. von Kupffer avec les divins Sadi et Hafis, et des extraits des *Millé Nuits* et une *Nuit*.

De Michel-Ange nous lisons un madrigal et deux sonnets à Tommaso dei Cavalieri, une poésie non moins amoureuse adressée à Febo di Poggio, une autre aux mânes de Cechino Bracci, un bel adolescent admiré du sculpteur ; une autre enfin, non moins brûlante, à Luigi del Riccio.

Remarquable aussi une épître en vers du poète espagnol Garciloso de la Vega (1503-1536) à Juan Boscan. Plus loin, M. von Kupffer traduit plusieurs passages de Montaigne, un autre de l'*Edouard II* de Christophe Marlowe ; quelques-uns des merveilleux sonnets de Shakespeare à William Herbert, comte de Pembroke. Parmi les pièces les plus curieuses du volume se classe celle dédiée aux *mânes de Cesarion* (le comte Kaiserlingk) par le grand Frédéric, pièce que M. von Kupffer a traduite du français. Elle est suivie d'une lettre débordant de tendresse adressée par Winckelmann à son ami von Berg ; d'un fragment de Herder, de plusieurs passages, poésie ou prose, de Goethe, dont cette admirable page, visiblement autobiographique, du *Wilhelm Meister* que je reproduisis dans l'une de mes chroniques, à la veille de mon procès ; de plusieurs extraits caractéristiques de Schiller, Hölderlin, lord Byron, Ruckert, Grillparzer, von Platen, de Lermontow, le grand lyrique russe, tué en duel à peine âgé de vingt-sept ans, de Zorrilla y Moral, etc., etc.

De Gustave Flaubert, M. von Kupffer intercale dans son anthologie un passage suggestif du « défilé de la Hache » dans *Salammbô* ; de Paul Verlaine quelques strophes (*Mille e tre*), de Pierre Loti plusieurs paragraphes de *Mon frère Yves*. La poésie anglaise contemporaine est représentée par Algernon



Swinburne (*Erotion*) et l'allemande par von Wilbrandt, le comte de Stadion-Thannhausen, Bulhaupt, Oscar Linke, Josef Kitir, le baron von Levetzow, von Mayer, Adolf Brand et Elisar von Kupffer.

Dans un appendice à son livre, l'auteur reproduit d'autres passages de la Bible et publie des notices documentées sur Solon, Eschyle, Aristide le Juste (d'après Plutarque, Thémistocle lui aurait disputé l'amour du jeune Stesilaos, et de là, aussi, la rivalité et l'inimitié politique des deux grands hommes), Hippias, Harmodius et Aristogiton, Phidias, Sophocle, Euripide, Socrate, Epaminondas, Aristote qui aima son disciple Phaselitos, Alexandre le Grand, et Jules César, Jésus-Christ (son amitié pour Jean l'Évangéliste), Louis II et Richard Wagner, etc., etc.

Comme toute anthologie, celle-ci est forcément incomplète, mais elle réunit toutefois quelques-uns des plus remarquables morceaux de littérature consacrés aux attachements passionnés d'homme à homme. L'ouvrage de M. von Kupffer se recommande aussi par le soin et la conscience avec lesquels il a été élaboré. Pour la partie consacrée à l'antiquité, l'auteur a obtenu l'*approbatur* du plus célèbre philologue de l'Allemagne, M. le professeur von Wilamowitz.

La saison musicale, théâtrale et surtout picturale bat son plein à Bruxelles. Tous les théâtres font recette; les expositions se succèdent sans interruption; et non contents de se faire entendre le soir, les musiciens sévissent encore le jour dans les salonnets de peinture. On ne parle que d'art et d'artistes. Hélas! Rien de mieux, n'était le *snobisme* et surtout l'arrivisme et le cabotinage, l'américanisme, la fièvre de la réclame poussée jusqu'à l'aigu. Tel jeune violoniste convie instamment la critique à venir l'entendre. Ce seront ses adieux au public bruxellois, car, après cette séance, il verra du pays et il ira se perfectionner à l'étranger. Les chroniqueurs s'exécutent, ils consacrent un compte-rendu encourageant et même laudatif au jeune virtuose. Ils le couvrent de fleurs, d'épithètes flatteuses, ils forcent la note élogieuse. Et bon voyage! Ah bien ouiche! Quinze jours après le quidam les harcèle de nouvelles invitations. Il n'est pas allé plus loin que Cologne ou Paris. Sa « tournée » européenne s'est réduite à une petite excursion chez nos proches voisins. Le voilà de retour! Et c'est à recommencer. Ces gens-là sont insatiables. C'est peu de les porter aux nues, il faut les exalter jusqu'aux astres.

Nos concerts les plus courus sont toujours ceux du Conservatoire, les concerts Ysaye et les concerts Populaires. Aux premiers M. Gevaert nous a donné une superbe audition d'*Armide* de Gluck; aux seconds une matinée a été consacrée à l'œuvre vraiment poétique et attachante de Swendsen; aux troisièmes, M. Dupuis a dirigé l'exécution de la messe de Beethoven.

MM. Kufferath et Guidé, les nouveaux directeurs de notre Opéra, déploient une activité des plus louables. Depuis l'ouverture de la saison, ils ont repris quantité d'œuvres de toutes les écoles et de tous les styles : *Tristan et Isolde*, *Faust*, *Don Juan*, *Cavalleria Rusticana*, *Mignon*, la *Navarraise*. Ils nous promettent *Iphigénie en Aulide* et une reprise de la *Walkyrie*. En fait de nouveautés, la *Bohème*, de Puccini, est un gros succès et *Louise*, de Gustave Charpentier, représentée dans d'excellentes conditions avec MM. Seguin et Dalmorez, MM<sup>mes</sup> Claire Friché et Dhasty, me paraît appelée à la même fortune.

La partition de *Louise* a été très goûtée ici. Quoique par les idées mélodiques M. Charpentier s'y rattache, ainsi que le constatait M. Pierre de Bréville, à M. Massenet et même à M. Paul Delmet, elle a pour elle une spontanéité, une consistance, une progression logiques, des mérites de développement, un essor soutenu, une sincérité, qui manquent à la plupart des œuvres lyriques contemporaines. Comme harmoniste, M. Charpentier s'élève à la hauteur des maîtres de son époque. Son orchestre possède à la fois le charme et l'opulence; il écrit aussi bien pour les voix que pour les instruments, et les quelques chœurs intervenant dans *Louise* sont admirablement traités. Au premier abord, sa symphonie paraît souvent trop touffue et trop luxuriante pour les situations assez simplistes et surtout pour le dialogue ultra-banal qu'elle accompagne et prétend commenter. Ainsi on est déconcerté en constatant que telle page, digne de fournir son atmosphère musicale à une scène de légende ou de mythe, paraphrase des propos de ce genre : « La soupe est-elle prête ? » Mais, en y réfléchissant, on comprendra que, dans l'esprit du compositeur, la musique doit précisément suppléer à la pénurie verbale des ouvriers-mis en scène, et que ces harmonies exquises, ces rêveries et ces extases à l'orchestre ne seront jamais de trop pour interpréter ce qui se passe au fond de l'âme de ces bonnes gens, pour exprimer le mystère le plus intime de leurs sentiments. Et, pour ma part, je m'incline devant cette explication.

De même, par la suite, au quatrième tableau, quand le bohème et sa maîtresse chanteront un duo d'une exaltation et d'une frénésie comparables à l'explosion de lyrisme du réveil de la Walkyrie à la fin de *Siegfried*, ou aux effusions surhumaines de Tristan et d'Isolde, j'oublierai qu'il s'agit d'un noctambule assez méprisable et d'une grisette non moins ordinaire, pour ne voir et n'entendre à leur place que deux jeunes êtres, deux foyers humains en lesquels s'est condensé tout ce qu'une nuit de fête à Paris dégage de fluide capiteux, enivrant et voluptueux. Et je suis d'autant plus fondé à ne les prendre qu'ainsi que bientôt ils cessent de s'adresser l'un à l'autre de tendres propos pour se tourner dans un même acte d'adoration vers Paris, la déesse, l'idole, la nouvelle Cythérée.

Lors de la première à l'Opéra-Comique, on chicana M. Charpentier à propos de son personnage du Noctambule, qui devrait plutôt s'appeler le Flaisir de Paris. Ici ce personnage hoffmanesque a parfaitement été compris, et son intrusion fantastique dans des scènes plutôt réalistes n'a pas plus choqué que la présence de Puck dans les réunions des apprentis Snug, Bottom, Quince, Flute, Snout et Starveling, du *Songe d'une nuit d'été*!

Au tableau des « cris de Paris », si prenant et si évocateur, je me rappelais l'Épilogue du *Mercury* par lequel Remy de Gourmont protesta contre un projet de la préfecture de police tendant à supprimer ces cris, à la fois musique et poésie de la rue parisienne.

C'est M. Brioux qui a les honneurs de notre saison dramatique. Son *Berceau* a été très admiré au Théâtre Molière, et sa *Robe Rouge* a littéralement passionné les habitués assez circonspects et réservés du Théâtre du Parc.

La *Robe Rouge* était d'ailleurs jouée d'une façon remarquable, notamment par M. Paulet, qui faisait le juge d'instruction Mouzon, par M. Rouyer, un Etchépare admirable de masque, de voix, de couleur et de plastique, superbe dans son costume de paysan basque, et par Mme Sylviac, la femme d'Etchépare, qui nous a procuré des sensations d'art comparables à celles que nous lui dûmes autrefois quand elle jouait au Molière les rôles de la Périchole, dans le *Carrosse du Saint-Sacrement* de Prosper Mérimée, ou de *Sapho* dans la pièce de ce nom de Daudet.

Le salonnet du cercle *Pour l'art*, qui a remplacé celui du *Sillon*, est loin de valoir celui-ci. En dehors des tapisseries de Fabry, des sculptures de Rousseau et des adorables dessins



d'Amédée Lynen pour un roman héroïco-bachique dont il a aussi « élucubré » le texte, les envois ne s'élèvent point au-dessus de l'ordinaire et du convenu. La plupart des exposants se répètent. En ce cas n'eût-il point été préférable de n'exposer que l'année prochaine? Peut-être la plupart des membres de *Pour l'art* eussent-ils trouvé d'ici là quelque chose de neuf à nous apprendre.

A l'exposition du cercle *Vrije Kunst* (l'Art libre), on remarquait un joli portrait au pastel, celui de M. Sander Pierron, le jeune auteur et romancier, par M. Pierre Abattucci, et trois tableaux fort intéressants — surtout le *Marais* — dus à M. Louis Taverne.

Il y a environ quatre ans, M. Marcel Collière vous entretenait dans cette revue, sous la rubrique *Histoire, Sociologie*, de Toynbee-Hall, cette maison spacieuse et d'élégant aspect, où, au cœur de l'East-End dans le quartier le plus miséreux de Londres, des gradués d'Oxford et de Cambridge viennent vivre, de nombreuses années quelquefois, pour venir en aide au peuple malheureux, non comme des bienfaiteurs ou des protecteurs, comme des amis. Aux yeux de M. Collière, Toynbee-Hall apparaissait comme la pierre d'assise de l'édifice futur de solidarité et de justice. Son fondateur, Arnold Toynbee, avait d'ailleurs compris qu'il ne s'agissait plus de distribuer des aumônes, mais de donner aux pauvres une part de notre vie morale et, conformément à la noble parole d'Aristote, c'est par de la sympathie active et féconde entre les hommes de toutes les classes qu'il voulait concourir à fonder la Cité nouvelle.

Sur une échelle plus modeste, *Ontwaking* (Réveil), un jeune cercle d'artistes, a fondé à Anvers, notre grand port de mer, une sorte de Toynbee-Hall. « C'est, écrivait M. Gustave Fuss, à propos d'une conférence sur les *sonnets de Shakespeare* que j'y fis il y a deux mois, un cénacle de jeunes hommes épris d'art et désireux d'y initier les masses, ou plutôt ce que les masses recèlent de natures d'élite. Rien, chez eux, du snobisme de nos jours, mais le très noble désir, après l'accomplissement du labeur quotidien, de passer quelques heures harmonieuses en causeries d'ordre élevé, en discussions réconfortantes. Ils font également de la musique, s'entourent de belles choses, possèdent des collections de photographies et de reproductions en plâtre évocatrices des musées d'Europe. » Ils ont loué, rue Falcon, au cœur du quartier maritime, non loin des docks et des bassins, parmi les écuries et les

magasins des « nations », ou corporations ouvrières, une petite chapelle dépossédée, où plusieurs fois par semaine, leur cercle se réunit. Nos meilleurs poètes flamands s'y sont déjà fait entendre. La porte est ouverte, de l'extérieur on aperçoit une lumière engageante, entre qui veut... Les dockers, les gens du port, les bateliers, les matelots, les rôdeurs sans méchanceté, les débonnaires batteurs de pavé prennent insensiblement goût à ces exercices du cœur et de l'esprit, et ainsi la plus haute des initiations, la culture des cerveaux, la propagande des idées d'avant-garde, s'opère dans une chapelle qu'entoure encore la cour silencieuse d'un béguinage.

Les soirs de conférences, les cierges sont allumés comme pour une messe sur la table de marbre de l'autel. Des femmes, nombre de dames élégantes mais simples, se confondent dans l'auditoire avec des artistes et des ouvriers.

Des photographies de tableaux des musées de l'Europe, de superbes épreuves de Braun, qui décorent les parois, sont remplacées, de mois en mois, par d'autres, quand les habitués ou les passants ont eu le temps d'en prendre connaissance. Des livres et des revues couvrent les tables. Les membres du cercle causent avec leurs visiteurs, leur fournissent les explications qu'ils demandent, et traitent ces ouvriers et ces humbles non pas comme des écoliers, mais comme des frères dont l'instruction a été négligée; ils leur parlent sans pédantisme, le plus familièrement possible, et s'efforcent, comme les gradués des universités anglaises, à Toynbee-Hall, d'assurer, ainsi que le rêvait le poète Walt Whitmann, l'harmonie et l'union par la fraternité des esprits et la ligue des sympathies sans distinction de sexes, de rangs, de castes ou de professions. Voilà, certes, une institution comme il en faudrait partout, et comme on en fera naître sans doute à Bruxelles.

GEORGES EEKHOUD.

### LETTRES ANGLAISES

M. Edmund Gosse, en qui l'on appréciait surtout un lettré délicat, passionné pour les curiosités littéraires de son pays, vient de publier une **Littérature anglaise** (1), concise, exacte et logique. L'entreprise d'un travail didactique de cet ordre exige avant tout une intelligence nouvelle du sujet, à

(1) *Littérature anglaise* par M. Edmund Gosse, traduction de M. Henry D.-Davray, un volume de la Librairie Armand Colin.